

Essais étrangers

Number 57, September–October–November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19637ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

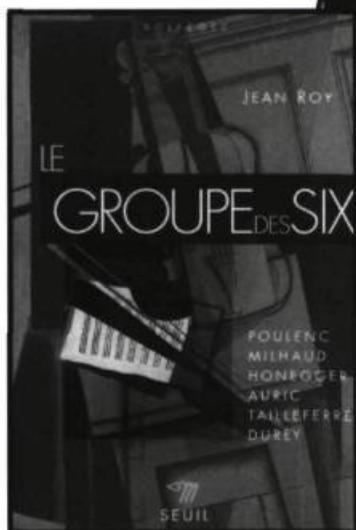
Cite this review

(1994). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (57), 9–17.

LE GROUPE DES SIX

Jean Roy
Seuil, 1994, 224 p. ; 18,95 \$

Si tant est que vous connaissiez et appréciiez les œuvres de Francis Poulenc, de Darius Milhaud et d'Arthur Honneger, il n'est pas dit que vous soyez familiers avec les trois autres compositeurs qui formaient le « Groupe des Six », selon l'expression désormais reçue que l'on doit au critique Henri Collet. Et pour cause, puisque les œuvres de Georges Auric, de Louis Durey et de Germaine Tailleferre sont très mal servies par le disque. Négligence injustifiable ou sort mérité ? La monographie que Jean Roy consacre au Groupe des Six voudrait bien réhabiliter ses figures marginales et lever l'hypothèque de « néo-classicisme », qu'a fait peser sur le groupe une lecture moderniste, le reléguant ainsi précipitamment à un passé révolu. Comme pour ses nombreux articles sur la musique française et les ouvrages qu'il a consacrés à Poulenc et à Milhaud, Jean Roy était tout indiqué pour entreprendre cette noble tâche, mais j'avouerai qu'il ne m'a pas toujours convaincu. La nature même de l'ouvrage ne permet pas sans doute de considérations esthétiques pointues, mais l'auteur cherche avant tout, et davantage sur le mode biographique que musicologique, à nous faire découvrir et goûter ces compositeurs qui délaissèrent, dans l'entre-deux guerres, les raffinements jugés trop maniérés des impressionnistes ou la poétique surannée de Wagner. Se rangeant dans le camp de Satie qui prônait un retour à la simplicité, ils renâclèrent devant le faux sublime et s'ouvrirent aux musiques populaires du *music-hall*, du cirque, du jazz, etc. Loin pourtant de partager une esthétique commune — on l'a assez dit, ils étaient davantage liés par



l'amitié — chacun développa et transposa cet amour partagé pour la vie humble, quotidienne, dans une musique bien personnelle tout en s'ouvrant de façon exemplaire à la communauté artistique de l'époque, aux Cocteau, Apollinaire, Claudel, Dufy, Picasso, Léger, Braque, Diaghilev, etc. On devinera du même coup qu'au-delà des Six, c'est aussi la vie artistique française de cette partie du siècle que ce livre, superbe dans sa présentation des encadrés, des illustrations, des photos d'époque, évoque et consacre. Ses lecteurs ne devraient donc pas se limiter aux seuls mélomanes.

François Dugré

LE ROMAN DE MARINA
Dominique Desanti
Belfond, 1994,
387 p. ; 29,95 \$

Marina Tsvetaeva (1892-1941) compte parmi les grands poètes russes de la première moitié du XX^e siècle, mais son œuvre poétique reste peu connue au Québec. La biographie que vient d'écrire Dominique Desanti révèle la vie mouvementée et tragique d'une femme ardente qui s'est exprimée en poésie.

énergie au service de la survie quotidienne. Son mari retournera en URSS avec sa fille, « au nom du droit à la patrie », mais ils seront arrêtés peu de temps après qu'elle les a rejoints, en 1939. Épuisée, exilée en région éloignée, sans ressources et sans travail, sans logement décent, incapable d'écrire, elle se suicide en 1941.

Marina Tsvetaeva a toujours cru à la qualité de sa poésie : « De mes vers comme des vins précieux/Le temps viendra ». À partir de 1956, elle est enfin publiée dans son pays. Sa maison à Moscou est transformée en musée. Oui, sa biographie se lit comme un pressant désir de connaître l'œuvre poétique d'une femme que Dominique Desanti nous fait aimer.

Monique Grégoire

Jeune enfant, elle s'émeut devant un tableau qui représente Pouchkine tué en duel et demande à sa mère, qui le lui explique, si elle aussi pourra être poète ! Son premier recueil, *Album du soir, Enfance-Amour-Ombres seules* est publié à Moscou en 1910 ; elle a 18 ans. Elle épouse Serge Efron, d'ascendance juive, et affirme : « J'aime Serioja pour la vie. Il est en moi et je ne le quitterai jamais et pour nulle part. » Ils auront trois enfants : à la naissance d'Arcane, elle écrit : « Je suis ton premier poète — Et toi mon meilleur vers ». Elle restera toujours liée à Serge Efron, pour le meilleur et pour le pire, même quand elle s'enflamme pour d'autres, hommes ou femmes. Pour écrire, elle doit être prise dans un tourbillon de vie, dans un brasier peu importe qui l'a allumé ! À Moscou, comme pendant ses 17 années d'émigration, elle rencontre beaucoup d'écrivains, participe à des soirées de lecture qu'elle aime terminer ainsi : « Écoutez-moi ! il faut m'aimer encore/Du fait que je mourrai ». Elle entreprendra une correspondance suivie avec Boris Pasternak et Rainer Maria Rilke. Elle passe de Berlin à Prague puis à Paris, pour rejoindre son mari qui s'est rangé dans le camp des Russes blancs. Elle écrit régulièrement et quelques textes paraissent dans les revues de l'émigration, mais elle vit dans la misère, incapable de mettre toute son

LIBRE-ÉCHANGE
Pierre Bourdieu
et Hans Haacke
Seuil/Les presses du réel,
1994, 147 p. ; 27,95 \$

Analyste du marché de l'art en France, à la fois sociologue et anthropologue, Pierre Bourdieu, qui se défend de se laisser prendre au jeu médiatique, s'adonne volontiers à l'exercice de l'entretien diffusé par le livre. Publiés ici sous le titre *Libre-échange*, ses propos font écho à ceux de l'artiste new-yorkais Hans Haacke, figure de proue de l'art contemporain.

Pierre Bourdieu profite habituellement de la formule des entretiens pour expliquer de façon concise les principaux éléments de sa pensée, pour réfléchir aussi sur l'impact réel de son travail, et sur l'impact des sciences humaines en général, dans la société d'aujourd'hui. Dans *Libre-échange*, la rencontre du savant et de l'artiste permet de comparer le travail de dévoilement des structures sociales dans deux champs distincts, l'art et les sciences sociales. Il en résulte une mise en perspective particulière de la problématique de divulgation des savoirs.

Entre autres idées avancées par les deux compères au fil de leur dialogue, il est question de la privatisation de l'aide aux artistes, en progression de part

et d'autre de l'Atlantique. Ce phénomène est présenté par Pierre Bourdieu comme un mécanisme pervers par lequel le privé se fait du « capital symbolique » sur le dos des contribuables qui défraient en grande partie les commandites par le biais des exemptions fiscales accordées aux entreprises.

Hans Haacke et Pierre Bourdieu s'en prennent également à la presse, aux journalistes et à certains « intellectuels médiatiques » qui contribuent à rendre difficile la diffusion de messages complexes au grand public. Défendant farouchement leur indépendance, et leur droit à l'expression critique, l'artiste et l'intellectuel ne tombent pas dans le défaitisme, au contraire. Ils affirment que l'intention de divulgation ne mène pas nécessairement à l'appauvrissement du message mais peut générer des formes esthétiques inédites.

Au total, *Libre-échange* illustre de façon très concrète l'approche sociologique de Pierre Bourdieu, et les photographies d'installations de Hans Haacke qu'il présente ajoutent aux propos de l'artiste, ouvrant la porte sur son œuvre.

Gérald Baril

QUAND CES CHOSES COMMENCERONT... ENTRETIENS AVEC MICHEL TREGUER
René Girard

Arléa, 1994, 199 p. ; 29,95 \$

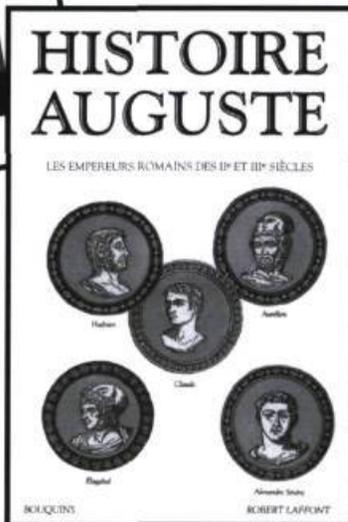
Longtemps ignoré des milieux culturels français, à cause sans doute des assises religieuses de son œuvre, René Girard a fini par s'imposer et demeure encore debout au milieu du champ ravagé de la pensée française contemporaine où les gloires d'un jour ont perdu tout crédit par suite des soubresauts politiques et idéologiques que

l'Europe a connus. René Girard, qui enseigne aux États-Unis depuis plusieurs années, avait en quelque sorte prévu et annoncé ces catastrophes, y compris l'incroyable tuerie qui a décimé dans l'horreur la population du Rwanda. On ne peut trouver exemple plus clair de la violence mimétique et suicidaire où s'affrontent les frères ennemis et dont René Girard a exposé le mécanisme dans tous ses livres, y compris et surtout son dernier : *Shakespeare : les feux de l'envie*.

Dans cette série d'entretiens avec Michel Treguer, René Girard se dévoile en toute simplicité. On y trouve le résumé des principaux thèmes de son œuvre et on peut y suivre le cheminement philosophique qui a opposé l'auteur de *La violence et le sacré* aux penseurs français les mieux cotés.

Le lecteur qui connaît l'œuvre de René Girard savourera les moments d'intimité que nous procurent ces entretiens ; les autres y trouveront l'occasion d'une initiation très accessible à cette œuvre essentielle qui replace le phénomène religieux au centre de la culture humaine.

Jean-Claude Dussault



HISTOIRE AUGUSTE
Édition établie par André Chastagnol
Robert Laffont, 1994,
1244 p. ; 49,95 \$

Les deux cents ans de l'histoire de Rome qui séparent le II^e siècle du IV^e siècle virent aussi bien Hadrien que Cassius, l'apogée constantine de l'empire, et son déclin, et jusqu'aux bas-fonds du règne d'Élagabal. Ces siècles figurent parmi les plus captivants de l'histoire romaine. Des tyrans éclairés comme Marc Aurèle côtoient des Commodus ou des Caracallas. L'Empire malgré sa vigueur s'embourbe de plus en plus dans les intrigues, le laisser-aller, la corruption, tandis que les barbares se pressent aux frontières. Une fois passés les Antonins, le temps de l'Empire est compté. La République ne survivra pas à l'Empire.

L'Histoire auguste est la petite histoire, pour ne pas dire le roman-feuilleton, de ces siècles troubles ; c'est la chronique, factuelle, potineuse et menteuse à souhait de deux cents ans d'histoire romaine. On y retrouve les grands noms et les grands moments de l'Empire comme les épisodes controuvés, ou moins officiels, et les rumeurs les plus folles. Heureusement André Chastagnol est aussi du voyage. Ses introductions et ses notes sont d'un secours inestimable pour qui veut se retrouver dans ce salmigondis de dates, de lieux et de personnages.

Le livre s'adresse de toute évidence aux spécialistes, au public éclairé et à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire romaine. Le profane s'y sentira sans doute déboussolé, perdu dans un texte bilingue des plus arides.

Jean-Philippe Warren

DESCRIPTION D'UN PAYSAGE
MINIATURES SUISSES
Hermann Hesse
Trad. de Michèle Hulin
et Jean Malaplate
José Corti, 1994,
316 p. ; 47,95 \$

Les ancêtres de Hermann Hesse, tant du côté paternel que maternel, venaient de pays très divers et sa mère était née en Inde, son père en Estonie ; ces origines ont dû lui mettre dans l'âme la tendance au nomadisme et le goût du voyage ! Mais le pays alémanique est sa patrie : « Mon amour pour ma terre natale, le pays traversé par le cours supérieur du Rhin, n'a jamais déperissé ni ne s'est terni ». Il s'est senti chez lui « seulement là où le ciel et la terre, la langue et le type humain étaient alémaniques ». Il a néanmoins passé de nombreuses années, et jusqu'à sa mort, dans le Tessin, canton suisse près de la frontière italienne et reconnaît qu'il a toujours pu vivre dans un beau cadre. Il a parcouru de nombreux sentiers, à pied ou à ski, en quête d'espace, entre lacs et montagnes, y retrouvant équilibre et santé. Ce livre rassemble de courts essais et récits peu connus, publiés au fil des années, et quelques lettres collectives adressées à des amis. L'auteur décrit tout ce

qui l'émerveille dans les régions qu'il parcourt, il fait part des émotions qui l'habitent, il se porte à la défense des espaces menacés par le progrès et l'urbanisation, ne se lassant pas de contempler et de méditer ; c'est ainsi qu'il respire et communique avec le monde. « Je fais partie de ces têtes en l'air qui n'aiment pas une femme, mais seulement l'amour. Nous autres errants sommes tous faits de cette eau. Notre besoin d'errance et notre vagabondage sont surtout amour, érotisme. Le romantisme des voyages n'est pour moitié rien d'autre qu'attente de l'aventure. Mais l'autre moitié est une pulsion inconsciente à dissoudre et métamorphoser l'érotisme. » Il raconte son premier vol en avion, en 1913 : « À la lisière du monde, derrière tout le grouillement des formes insignifiantes et des futilités terrestres, s'élèvent, magnifiques et grandioses, les montagnes ». L'observation de la nature suscite sans cesse son admiration, relativise les réussites humaines, resitue l'homme comme un des éléments, le plus évolué sans doute, de la Vie.

Hermann Hesse a aussi fait de longs voyages en Inde et en Italie, qui lui ont inspiré d'autres livres. On retrouve dans toute son écriture cette pensée que « la vie de chaque homme est un chemin vers soi-même, l'essai d'un chemin, l'esquisse d'un sentier ».

Monique Grégoire

Nouveautés d'hier :

Raymond Queneau : *Traité des vertus démocratiques*

Les traces laissées par Raymond Queneau ne cessent de grandir. Son œuvre, à la fois drôle et savante, ludique et concertée, n'a pas fini de servir d'antidote au brouet des petits écrits faciles que l'obsession de l'ordinaire et la complaisance dans l'accessible servent à longueur d'année.

La parution, dans les Cahiers de la NRF, d'un ensemble d'inédits regroupés sous le titre de *Traité des vertus démocratiques* (Gallimard, 1993) nous révèle un Queneau qui peut surprendre ceux qui

ne connaissent que le père frondeur de *Zazie*, l'acrobate rhétorique des *Exercices de style* ou le pataphysicien distingué.

C'est qu'en 1937, lorsqu'il entreprend de présenter ses aphorismes sous forme de traité de morale, Raymond Queneau vit la situation de l'intellectuel français tiraillé entre communisme et surréalisme. Sa réponse aux urgences du siècle tient en une série de variations aphoristiques sur la devise républicaine, liberté, égalité, fraternité, que sous-tend constamment une référence chrétienne. L'aphorisme 86 en dit bien la portée : « On connaît une autre triade de vertus : les vertus théologiques. Foi, Espérance, Charité. De la Foi relève la Liberté. Quelle espérance ? L'égalité. Et la Fraternité est de la Charité. » Tenté alors par la franc-maçonnerie, dont il croit que cette devise est la trace historique, Raymond Queneau se réfère plus à René Guénon qu'à Hegel, que Kojève vient de lui révéler. Est-ce à dire que se consomme ici déjà la rupture avec la Modernité dont on redit partout qu'elle caractérise notre présent ?

Il apparaît évident, en tout état de cause, que ce recueil inabouti témoigne plus d'un retour aux vertus de l'Occident médiéval qu'à celles des révolutionnaires de 89. Ces quelque deux cents fragments sont malheureusement annotés et, pour tout dire, écrasés par l'appareillage critique et philologique d'Emmanuel Souchier auquel les thésards laborieux seront sans doute reconnaissants. Quant aux autres lecteurs, ils le voueront plutôt à la poussière tussive des amphithéâtres sorbonnicards.

« Tu gloses, tu gloses, c'est tout ce que tu sais faire », dirait une voix bien connue... ●

Jean-Pierre Vidal

Marc Bériault, Pauline Edward et Axel Harvey : *L'Hermès, Dictionnaire des correspondances symboliques*

L'Hermès, publié sous la direction de Marc Bériault (Bxx, 1993), ne concurrence en rien le *Dictionnaire des symboles* de Jean Chevalier et

d'Alain Gheerbrant. On spécifie en couverture que l'ouvrage s'adresse aux « astrologues, psychologues, poètes, romanciers et [aux praticiens] de la médecine psychosomatique ou [aux interprètes] des rêves » ; il retiendra en fait l'attention des personnes qui s'intéressent... à l'astrologie.

Le titre pompeux recouvre un propos assez élémentaire, de courtes définitions des éléments, des signes astrologiques, des planètes, des angles et des maisons astrologiques, entre autres. Pour une étude sérieuse des symboles et des éléments, mieux vaut consulter, outre le dictionnaire déjà cité, les classiques de Gaston Bachelard et de Gilbert Durand. ●

Angèle Laferrière

Michel Beaud et Gilles Dostaler : *La pensée économique depuis Keynes*

Paru il y a quelque temps déjà (Seuil, 1993), ce livre a connu un accueil chaleureux à sa sortie et il serait dommage qu'il tombe trop vite dans l'oubli. Les auteurs sont des professeurs d'économie qui enseignent dans des universités. La première partie est une histoire de la science économique depuis John Maynard Keynes (1936), la seconde, un dictionnaire des auteurs contenant des notes biographiques, une courte bibliographie et un résumé de leur contribution à la science économique. Plus de 145 économistes y sont présentés, c'est donc un ouvrage considérable.

Les auteurs segmentent la section historique en quelques étapes importantes. Ils présentent en premier lieu la pensée de Keynes qu'ils font suivre d'un aperçu des politiques keynésiennes. Ils décrivent le triomphe de l'interventionnisme étatique dans les années 50. Parallèlement à l'évolution des idées, la discipline entre dans l'ère de la formalisation mathématique. C'est à partir de cette époque que le fossé entre les théories et la réalité des problèmes économiques va se creuser. Alors que Keynes se situait en rupture avec l'orthodoxie économique de son époque, apparaît, dans les années 60, un mouvement

appelé synthèse néo-classique qui tente de ramener Keynes au sein de l'orthodoxie. En réaction à ce mouvement, certains économistes prennent leurs distances et de plus en plus de factions apparaissent : post-keynésiens, institutionnalistes, marxistes de diverses tendances et tenants des théories du développement. Dans les années 70 et 80, de forts courants viennent contester à la fois les tenants de l'orthodoxie et les hétérodoxes : ce sont les néo-libéraux dirigés par Milton Friedman. Ce mouvement est animé par la conviction que l'économie est fondamentalement stable et que le libre marché suffit pour assurer le plein emploi des capacités de production. En fait, ce mouvement est porté par ses convictions plus que par l'analyse théorique. Il n'empêche qu'il jouira d'une grande audience auprès des politiciens. Finalement, de nouvelles écoles, plus ésotériques et mathématisantes que jamais, tenteront, après cette vague néo-libérale, de rassembler toutes les hétérodoxies dans de nouveaux modèles globaux d'équilibre, s'efforçant de réunir Keynes, Marx et Friedman.

Ce livre intéressera autant l'amateur que le professionnel en économie. Le propos en est vulgarisé mais jamais simpliste. Une grande partie du plaisir de la lecture vient de ce que les auteurs soulignent les incongruités de l'histoire de la pensée économique. Ils font ressortir la différence essentielle entre théorie et politique économique. Alors que les économistes font la théorie, les politiciens, eux, appliquent des politiques et les échanges entre ces deux univers seront souvent cocasses.

Devant la tour de Babel de la pensée économique contemporaine, les auteurs concluent : « Aujourd'hui, le vol brisé de la pensée économique laisse, face aux grands problèmes de notre temps, l'économiste désarmé, avec ses savoirs fragmentés, ses regards parcelaires et ce fascinant abîme entre un édifice théorique en quête de cohérence et un monde en quête de solutions et de réponses. » ●

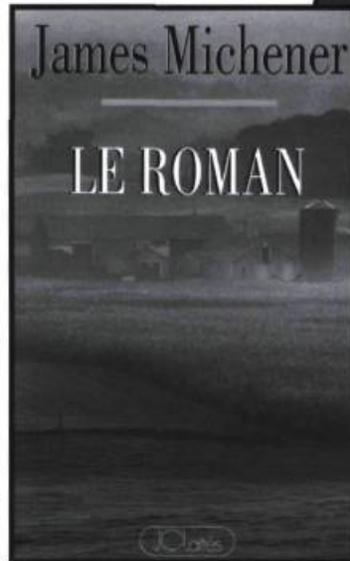
Robert Beauregard

LE ROMAN

James A. Michener
Trad. de l'américain
par Paul Seran
Lattès, 1994, 419 p. ; 29,95 \$

Le dernier livre de James A. Michener comporte quatre parties consacrées à quatre personnages qui se distinguent, notamment, par leur amour des livres : l'auteur, l'éditeur, le critique, la lectrice. Lorsque le livre commence, Lukas Yoder, l'auteur, termine à peine le manuscrit de son huitième roman, le dernier volet de *L'Octet de Grenzler* ; saga familiale inspirée par les gens de son coin de pays, la « Dutch Pennsylvanie ». Nous suivrons l'auteur dans les diverses étapes de la publication de ce livre très attendu par les lecteurs et des critiques aux dents acérées. Dans la deuxième partie, c'est au tour de l'éditrice d'exposer son point de vue sur le roman ; ce qui est l'occasion d'un long périple dans la jungle de l'édition new-yorkaise. Le critique et la lectrice, rien moins que millionnaire, occuperont la scène par la suite, le propos central du livre se déplaçant vers les véritables juges du travail de l'écrivain. Mais ce roman fraîchement terminé n'est pas le roman évoqué par le titre. Le meurtre d'un jeune écrivain prometteur de la communauté « dutch » inspire, en effet, la trame d'un autre roman (l'ultime roman) où cette fois la vie des héritiers de la saga *Grenzler* sera racontée.

Dès l'abord, le livre de James A. Michener se présente bien ; la première partie, du moins, est très réussie. Le travail de l'écrivain y est évoqué de façon minutieuse. Puis, la description des différentes étapes du travail d'édition nous donne une bonne idée de ce que comporte la naissance d'un roman quel qu'il soit. Toutefois, la tendance mani-



festé par le narrateur de mettre l'accent sur la vie personnelle des trois autres personnages, l'éditrice, le critique et la lectrice, m'a semblé fort déplaisante. Faut-il, pour entrer dans l'univers de chacun, cette accumulation de détails qui détournent l'attention ? Par ailleurs, la quatrième de couverture (qui conviendrait sans nul doute à un roman de Jackie Collins) est truffée de fausses informations. Ce qui est en principe sans excuse.

Stéphane Privé

PAUL RICŒUR
Olivier Mongin
Seuil, 1994, 272 p. ; 51,95 \$

Il n'est pas d'universitaire versé en littérature, en philosophie et en théologie qui ne connaisse Paul Ricœur. Mais combien ont suivi tout le parcours complexe et sinueux de ce penseur prolifique qui jouit enfin dans son pays de la reconnaissance obtenue ailleurs ? Il est des œuvres qui captent instantanément l'attention des médias, il en est d'autres, encore aujourd'hui, qui s'élaborent davantage en retrait pour mieux marquer profondément leur époque et

s'inscrire comme des jalons essentiels dans l'histoire de la pensée. On aura compris que celle de Paul Ricœur appartient à cette dernière catégorie, d'autant plus qu'elle illustre de façon paradigmatique le véritable art dialectique, l'incessant dialogue de l'auteur avec les autres penseurs, aussi bien ceux d'hier que ceux de ce siècle, issus tant des écoles phénoménologiques et herméneutiques que des courants analytiques. L'admirable monographie d'Olivier Mongin contribuera à mesurer l'étendue et la pertinence de ce parcours. Admirable, car elle réussit non seulement à présenter, grâce à une connaissance intime, la cohérence profonde de cette œuvre parfois déroutante, mais à remettre en scène, l'auteur possédant l'érudition voulue, les conversations avec les autres penseurs. Olivier Mongin affiche un parti pris, celui de délaier quelque peu la phase phénoménologique de Paul Ricœur ainsi que la période consacrée au conflit des interprétations afin d'en arriver à comprendre *Soi-même comme un autre* (1990) comme le point d'aboutissement d'un parcours spirital marqué de cinq stations, où il sert de guide. S'appuyant sur l'ontologie de l'agir pour mieux explorer l'espace public de l'action politique, il passe ensuite à l'art de (se) raconter avec les trois tomes de *Temps et récit*, puis aux considérations éthiques de l'herméneutique de soi, à l'attestation, pour terminer, aux limites de la philosophie, avec l'aporétique

redoutable du mal ; la réflexion de Paul Ricœur me semble là davantage empreinte de religion que ne l'admet l'auteur. Qu'importe. Je me suis surpris plus d'une fois à souhaiter une lecture moins française, une plus grande distance critique à l'égard de la pensée du philosophe, mais conscient de la difficulté qu'il y a à couvrir autant de sujets avec intelligence et concision, ces critiques m'ont semblé mesquines. Il s'agit d'un livre de la plus haute tenue sur une œuvre féconde.

François Dugré

L'ART DE RÉVER
LES QUATRES PORTES DE LA PERCEPTION DE L'UNIVERS
Carlos Castaneda
Trad. de l'américain
par Marcel C. Kahn
Du Rocher, 1994,
315 p. ; 34,95 \$

Si Carlos Castaneda paraît inépuisable, il commence, selon moi, à être répétitif. On avait assisté dans les livres antérieurs au passage spectaculaire de don Juan, le sorcier Yaqui initiateur du narrateur, de l'autre côté de la réalité. Castaneda lui avait succédé, à titre de Nagual, à la tête de quelques disciples, opérant par réminiscence le dévoilement de propos initiatiques de don Juan qu'il croyait avoir oubliés et qui révélaient, entre autres, la vraie nature de l'homme comme bulle de lumière constituée d'une infinité de fils incandescents. Les disciples portés par cette bulle s'adonnaient à une forme de lévitation, les filaments lumineux leur permettant également d'établir une communication subtile et de produire plusieurs autres phénomènes de cet ordre. Le rôle créateur du rêve avait été abordé à plusieurs reprises, de même que la fonction du « point d'assemblage » en rapport avec la perception du monde extérieur, etc.

Or, voilà que le nouveau livre nous fait revivre la relation entre don Juan et Castaneda comme s'il ne s'était rien passé et reprend dans un langage à peine différent des choses plusieurs fois répétées, tout en introduisant, comme élément dramatique, la rencontre, par la force du rêve,

d'êtres « inorganiques » mal-faisants dont le seul but paraît être de se nourrir de l'énergie de ceux qui succombent à leur séduction. On pourrait se demander, avec une pointe d'ironie, s'il n'est pas aussi risqué de succomber au charme de la faconde intarissable de l'auteur lui-même.

Jean-Claude Dussault

DURAS OU LE POIDS D'UNE PLUME

**Frédérique Lebelley
Grasset, 1994,
351 p. ; 32,95 \$**

RENCONTRES DE CERISY

**Sous la dir.
d'Alain Vircondelet
Écriture, 1994,
299 p. ; 39,95 \$**

L'histoire d'une vie consacrée à inventer ou à retrouver quelque chose qui n'existe pas sinon comme la mémoire perdue d'une vie. C'est à cette vérité de l'oubli que s'attarde dans son livre souvent bavard Frédérique Lebelley.

S'il n'est pas inintéressant de connaître le quotidien de la famille des Donnadiu en terre asiatique afin de comprendre comment l'écrivaine n'aura travaillé qu'en vue d'accueillir cela (le don de Dieu) qu'elle aura vainement refusé de tout son corps, peut-être n'est-il pas toujours utile de refaire, surtout de manière aussi rapide et insouciant, le récit de la sauvagerie du colonialisme français en Indochine. Fort heureusement toutefois, peu de dates. Juste ce qu'il faut pour que le lecteur qui entre en *durasie* puisse s'y retrouver et que celui qui y circule déjà aisément ne souffre pas du poids des souvenirs. Des personnages, placés là comme pour assurer le passage de la banlieue de Saïgon (où Marguerite Duras, avec Charlot, découvre, très jeune, le cinéma) à la maison de Neauphle-le-Château et Trouville, ce lieu de l'errance, de l'alcool et de la prostitution. Anne-Marie Stretter, le frère Paul, Huynh Thoai Lê le premier amant, le père absent, mais aussi Robert Antelme, Dionys Mascolo, Sartre, Mitterand, Edgard Morin, Lol V. Stein, Yann Andréa Steiner. Un petit monde qui ouvre sur

un plus grand, absent, sur la vie. Oui, bien sûr, Marguerite Duras vit de contradictions, d'illusions, d'intolérance, de désirs inassouvis. Oui, Marguerite Duras souffre horriblement... Pas plus que vous, que moi... Sommes-nous pour autant des êtres d'exception ?

Je ne cherche pas à dire que l'écrivaine Duras se fonde dans le troupeau humain, au contraire. Je remarque simplement que son écriture nous interpelle bien davantage que sa vie certes sombre par moments, mais somme toute assez semblable à celle de milliers de gens. Je cherche surtout à dire que les biographies sont condamnées à rater leur sujet, à le maintenir dans l'oubli. Et que c'est à cause de cet échec souverain qu'elles nous parlent. Frédérique Lebelley l'a compris : la mort du frère n'a pas « inspiré » *La vie tranquille* ; elle a pulvérisé le récit pour mettre à nu la souffrance fondamentale, la folie qui consiste à continuer à vivre.

Ceux qu'intéresse l'œuvre de « la folle de Chaillot » peuvent toutefois y pénétrer plus avant en recourant au livre d'Alain Vircondelet qui réunit les communications présentées au colloque Cerisy («Duras : tenter l'infini »), tenu en juillet 1993. Dans l'ensemble, ces études universitaires restent comestibles. Comme dans toute rencontre de ce genre, le niveau est inégal, mais il vaut la peine de lire attentivement les contributions de Monique Pinthon, Jean-Marc Talpin, Amelia Gamoneda Lanza et, plus encore, celles de Bernard Azalet, Robert Harvey, Pierre Saint-Amant et Danielle Bajomée, sans oublier bien sûr la lecture combien stimulante de Chantal Chawaf qui, comme tout écrivain, parle de sa propre œuvre à l'occasion de sa rencontre avec celle de Marguerite Duras.

Au-delà des problèmes particuliers que ces textes abordent, ils permettent surtout d'approfondir des aspects de cette œuvre difficile, classique, étiquette et *saisissante*, qui place tout un chacun face à ses abîmes, dans un air à la fois raréfié et illimité : la lumière, la mort, le sexe, le meurtre, la mer, le monde, le bleu, l'invisible, mais toujours et surtout l'amour-douleur. Il n'y a

qu'une façon de rejoindre Marguerite Duras : plonger sur l'océan de non-dit qu'exprime l'espace de la soustraction, espace lacunaire et *idéaliste* où le texte se déchire progressivement pour arriver — comme dans *Écrire* — à l'ossature fébrile de la nuit, là où elle se trouve privée d'elle-même, dans un cri impossible.

Lire Marguerite Duras n'est donc possible que contre la biographie, contre la diachronie et l'histoire, précisément celle du vécu. Retenons ces mots d'Alain Vircondelet : « Duras n'est ni communiste ni socialiste, ni gauchiste ni résistante, encore moins féministe. [...] Tous ces visages ne sont en fait que la résultante de sincérités successives. » Duras : poète ou sorcière ? Arabe et vietnamienne, ou pascalienne, ou pauvre, et esclave d'elle-même et de l'écriture... De sa mère, de la mer... Duras, ou comment la sincérité mène heureusement à l'esclavage.

Michel Peterson

**STRINDBERG
Michael Meyer
Trad. de l'anglais
par André Mathieu
Gallimard, 1993,
833 p. ; 79,95 \$**

Dans son *Perroquet de Flaubert*, Julian Barnes illustre avec brio que la biographie n'est, de la part du biographe, qu'un choix d'angle. Une seule biographie ne suffirait donc pas à rendre compte d'un écrivain. Lorsque le personnage est aussi complexe que l'est August Strindberg, l'observation de Julien Barnes est d'autant plus concluante. Après de nombreuses études comme celles d'Olov Enquist, de Guy Vogelweith, de Maurice Blanchot, entre autres, la biographie qu'offre Michael Meyer (traduction d'André Mathieu de l'édition anglaise de 1985) explore avec minutie les diverses facettes de la vie de Strindberg et s'appuie sur un appareil critique imposant. L'auteur a déjà publié une biographie d'Ibsen ; sa connaissance de l'univers littéraire et culturel des pays scandinaves est manifeste dans cet ouvrage.

« Commence par toi-même ; l'univers sera toujours là, lui... » Cette réplique tirée de *Maître Olof*, un des premiers drames historiques de l'auteur, résume à elle seule tout la démarche du dramaturge suédois. Le biographe, dans sa chronologie de l'existence tumultueuse et tragique de l'auteur, que nous connaissons surtout par le drame de *Mademoiselle Julie*, démontre avec rigueur et force références à des écrits et à des témoignages combien la vie de Strindberg tisse la trame essentielle des thématiques de son œuvre.

Il y a d'abord son analyse, à travers les thèmes choisis, des relations amoureuses où haine, passion, jalousie s'entrecroisent et se confondent jusqu'à l'hystérie qui « confine à la folie ». L'auteur développe aussi l'exploration, dans la forme, de la frange infime entre l'imaginaire et le réel, cherchant à reproduire les contours informes et apparemment incohérents de la « logique du rêve » où tout peut arriver... August Strindberg devient pour ainsi dire le pionnier du drame de l'absurde de l'existence où le vrai, non le véridique ou la vérité, dénonce le raisonnable, le convenu, et a seul droit de cité.

Michael Meyer ne néglige aucun détail : l'auteur dramatique, autant que le romancier, le poète, l'essayiste sont scrutés. Il s'appuie d'abondance sur les critiques de l'époque, ce qui n'est pas à négliger étant donné que l'écrivain, voyageur par nécessité (ses publications provoquant des critiques sévères à son égard autant qu'à l'égard de son œuvre), a publié dans plusieurs pays et en plusieurs langues.

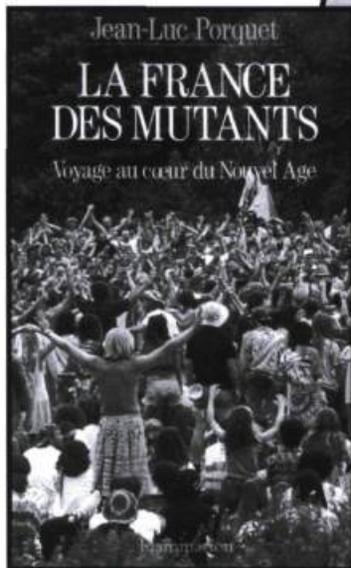
L'œuvre d'August Strindberg compte quelque soixante pièces de théâtre, des centaines de nouvelles, de nombreux romans, tous plutôt autobiographiques. Il faut y ajouter des essais dans divers domaines (sciences, géographie, linguistique, occultisme, etc.), une correspondance énorme. L'écrivain, qui publiait avec une rapidité prodigieuse ne relisant pas ses textes, était habité par une passion d'éclectisme, trame essentielle que fouille avec rigueur ▶

toute la biographie de Michael Meyer. Elle a ceci de remarquable que les repères personnels, familiaux, sociologiques, politiques et culturels choisis par le biographe lui confèrent une exhaustivité impressionnante. Ces jalons révèlent un être qui s'est façonné en réaction, parfois en rejet presque systématique de tout ce qui l'a blessé profondément : de l'éducation reçue autant que de la rigueur du milieu familial de l'enfance, du milieu culturel timoré qui était le sien et surtout d'un entourage social dans lequel les conventions faisaient office d'idéologie. Michael Meyer nous donne à entendre la voix d'un auteur et d'un homme pour qui l'expérience humaine et intime est le seul fondement de l'œuvre.

Reine Bélanger

**LA FRANCE DES MUTANTS
VOYAGE AU CŒUR
DU NOUVEL ÂGE**
Jean-Luc Porquet
Flammarion, 1994,
271 p. ; 37 \$

Cet ouvrage au titre asinovin a ceci de réjouissant qu'il pose sur le *Nouvel Âge* et les spiritualités contemporaines un regard chargé d'ironie sans tomber dans le piège de récuser en bloc les manifestations diverses de ces nouvelles tendances. L'auteur nous promène d'un stage de *rebirth* aux jardins de Findhorn, faisant halte chez un chamane célèbre où à l'ashram d'Arnaud Desjardins. L'humour bon enfant qu'il déverse page après page s'accompagne — fait rare — de respect devant ce qui lui apparaît inconnaissable ou digne d'attention. Si le journaliste en lui se méfie des gourous qui, pour 5000 francs le *week-end*, expliquent par quelle prise de conscience ils se sont guéris du



Sida, et des assemblées de *boy-scouts* faisant la ronde main dans la main en chantant *Imagine* de John Lennon, il lui arrive toutefois de se laisser prendre au jeu, et de succomber justement à ce qu'il paraissait récuser l'instant d'avant. Certes, les figures qu'il nous décrit sont parfois quelque peu loufoques (on pense à ce soi-disant Castaneda français qui, lors d'une expédition chamanique, s'égare en forêt !). Mais il en va de façon différente avec d'autres, notamment Arnaud Desjardins dont on devine qu'il aura laissé chez l'auteur, et à son corps défendant, une empreinte durable. À lire pour l'ironie et la fraîcheur qui viennent ici arroser un terrain souvent asséché par un mauvais sérieux.

Yvon Laverdière

**LE MIROIR DES IDÉES,
ESSAI**
Michel Tournier
Mercure de France, 1994,
272 p. ; 29,95 \$

Michel Tournier figure parmi les plus importants écrivains français contemporains. Aussi chaque nouveau livre suscite-t-il beaucoup d'attention. *Le*



miroir des idées, un recueil d'essais (54 courts essais) ravira sans doute ses lecteurs inconditionnels. On y retrouve cet étonnant don d'observation et cette même aptitude à inverser les valeurs reçues auxquels l'auteur nous a habitués, entre autres dans des essais comme *Le vent paraquet* (1977), *Petites proses* (1986) et *Des clefs et des serrures* (1989). Mais surtout l'ouvrage témoigne de l'enthousiasme de Michel Tournier pour la simplicité provocatrice des rapports binaires : entre l'homme et la femme, le rire et les larmes, la cave et le grenier, Apollon et Dionysos, la droite et la gauche, l'absolu et le relatif. De cette fameuse « démarche binaire », pour reprendre son expression, qui caractérise toute son œuvre, il suffit de rappeler les « saturnalia » jouées par Gaspard et Biltine en noir/blanc, et par Robinson et Vendredi en civilisé/non-civilisé. Selon Michel Tournier, « un concept isolé offre à la réflexion une surface lisse qu'elle ne parvient pas à entamer. Opposé à son contraire en revanche, il éclate ou devient transparent, et montre sa structure intime. La culture n'avoue sa force dissolvante qu'en présence de la civilisation. [...] La lune ne nous dit ce qu'elle est qu'en plein soleil [...] ». Cette démarche se révèle extraordinairement féconde et l'on peut dire que tout l'essai en est sorti. L'auteur a recours non seulement à l'ambiguïté fondamentale de certaines confrontations traditionnelles telles que le pouvoir purifica-

teur et destructif du feu et de l'eau ou encore la dualité conservatrice et corrosive du sel, mais il discerne également, ou génère, d'autres inversions, nouvelles et signifiantes, comme la peur et l'angoisse, le beau et le sublime, le talent et le génie, le plaisir et la joie, etc. Très souvent ce n'est pas l'écart entre les deux éléments opposés qui est mis en relief, mais une proximité peu reconnue, insoupçonnée même. L'impression de dichotomie et d'antagonisme peut se révéler trompeuse dans une projection de l'expérience qui est caractéristiquement nuancée et polyvalente. Près d'une centaine de concepts-clés sont ainsi accouplés et constituent, précise Tournier, « un très modeste travail d'abstraction commandé par le souci d'embrasser la plus grande richesse concrète possible ».

Pierre Rajotte

SCIENCE ET CROYANCES
Albert Jacquard
et Jacques Lacarrière
Écriture, 1994,
217 p. ; 27,95 \$

Ce livre *fast-food* est symptomatique de la maladie des entretiens, dont sont aujourd'hui atteints nombre d'auteurs parmi les plus respectés. Il ne faut pas s'étonner de compter parmi les affligés le généticien Albert Jacquard qui multiplie depuis quelques années les interventions, sans toutefois produire d'idées nouvelles dans une proportion équivalente.

Science et croyances présente d'abord des entretiens du généticien et de l'écrivain Jacques Lacarrière diffusés l'année dernière sur les ondes de la radio française. Cette première partie occupe 80 pages du livre. Viennent ensuite deux textes d'une soixantaine de pages, dans lesquels ils reprennent respectivement les principaux thèmes des entretiens en les développant de façon plus organisée.

Autant les entretiens que son texte personnel permettent à Albert Jacquard de répéter son sempiternel message : quand les hommes se rendront enfin compte de l'importance de la science, la face du monde va changer. Ainsi, pour le

scientifique, on commet une sottise chaque fois qu'on parle du « lever » ou du « coucher » du Soleil puisque les astronomes ont depuis longtemps démontré que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil. Ce serait là un des nombreux signes de notre retard à assumer les progrès de la science. L'humanité serait encore trop attachée à des « croyances », qui animent toujours notre époque.

Jacques Lacarrière joue quant à lui avec ferveur son rôle de faire valoir de l'homme de science. Tout en essayant de ménager un espace propre à la pensée mythique, il associe celle-ci à un stade infantile de l'humanité et s'embourbe lourdement dans le scientisme et la sociobiologie.

Au total, les auteurs décrivent les mythes et la science comme deux démarches n'ayant pas le même objet, ratant l'occasion d'examiner vraiment ce qui les distingue en tant que modes d'appréhension du monde.

Gérald Baril

**TROUS NOIRS
ET BÉBÉS UNIVERS**
Stephen Hawking
Trad. de l'anglais
par René Lambert
Odile Jacob, 1994,
201 p. ; 29,95 \$

**QUI ÊTES-VOUS
MISTER HAWKING**
sous la dir.
de Stephen Hawking
et de Gene Stone
Trad. de l'anglais
par Marianne Robert
Odile Jacob, 1994,
214 p. ; 29,95 \$

Les articles et les textes de conférences qui constituent *Trous noirs et bébés univers* présentent et tentent d'expliquer l'essentiel des travaux et des hypothèses de Stephen Hawking en physique de l'univers. Ceux, comme moi, qui n'ont que des connaissances élémentaires en astrophysique et en mécanique quantique, auront parfois de la difficulté à suivre le savant dans ses démonstrations et à juger de la pertinence de ses affirmations ; le métalangage qu'il utilise est assurément très précis pour les spécialistes mais semble bien obscur pour

le néophyte. Ce qu'on retiendra toutefois, c'est l'intention générale de Stephen Hawking. Dans le prolongement des théories de la relativité et de la mécanique quantique, il s'emploie à formuler un modèle théorique unifié de l'univers dont les lois s'étendraient de l'infiniment petit à l'infiniment grand.

On le sait, la maladie dont est affligé l'illustre scientifique l'empêche de communiquer autrement que par ordinateur et menace, à plus ou moins brève échéance, son existence même. Curieusement, on pourrait établir une correspondance entre son drame individuel, la conscience intime d'une mort imminente, et son projet théorique : ainsi, l'univers qui pour le commun des mortels est de durée et de dimension infinies, retrouve des limites repérables sous la plume de Hawking. La finitude de l'individu semble se projeter sur l'univers que le scientifique ramène à l'unité en essayant d'élaborer un modèle théorique où l'espace, le temps et l'espace-temps ont un horizon défini.

Comme on ne peut parler ici de *vulgarisation* scientifique, les éditeurs ont jugé bon de publier presque simultanément *Qui êtes-vous Mister Hawking* « pour donner au lecteur [...] de *Trous noirs et bébés univers* [...] une vision claire de ce que sont la vie et les recherches de Stephen Hawking ». Les éditeurs reconnaissent ainsi que ces textes du savant, rédigés pour la plupart avant la publication de son *best-seller*, ne connaîtront pas, à cause de leur difficulté, l'accueil extraordinaire qu'a reçu *Une brève histoire du temps*.

Pierre Beaudoin

DEVOS, À DOUBLE TITRE
Michèle Nevert
Presses Universitaires de
France, 1994, 126 p. ; 17,95 \$

Michèle Nevert, spécialiste en linguistique, nous présente une analyse approfondie — et enthousiaste — de l'œuvre de Raymond Devos dont le travail d'écriture, dit-elle, le place parmi les auteurs contemporains importants. Le volume contient de plus un texte inédit

de Raymond Devos. Cet homme, magicien du rire, est à la fois auteur, comédien, mime, acrobate, jongleur, musicien... et psychanalyste. Un artiste complet ! Citations à l'appui, glanées dans un nombre incalculable de monologues, l'analyse de Michèle Nevert dégage les grandes lignes qui caractérisent le travail de l'artiste et les clefs de sa réussite. Toute l'œuvre repose sur une connaissance profonde du langage et l'artiste en joue sur toutes les gammes possibles : mots qui ont plusieurs sens, sons qui recouvrent des mots différents ; l'auteur utilise toutes ces ressources pour bâtir des textes inattendus, à la fois cohérents et incongrus. Ainsi nous introduit-il dans le champ infini de l'imaginaire et tout devient possible ; il nous fait partager ses rêves où tout est permis : prendre la porte avec le chambranle, traverser un mur, devenir un chien..., effets du dédoublement des mots, du sens, des personnes, et aussi du réel. Il a étudié les structures du langage schizophrénique et s'en inspire dans les dérapages de sens. Mais il ne laisse personne s'égarer dans la folie, il retombe toujours sur ses pieds, sur les planches du théâtre. Pour comprendre et apprécier l'art de Raymond Devos, il faut être attentif aux mots, entrer dans leur manipulation ludique. L'artiste respecte son auditoire, ne le perdant jamais de vue ; dans le dialogue imaginaire qu'il poursuit avec les spectateurs, il ne se laisse pas aller à dire n'importe quoi : il ne rira pas de situations dramatiques et ne tire pas ses effets comiques du ridicule des personnes ou des situations. Emportant ses auditeurs dans l'imaginaire, il ne les y abandonne pas mais les ramène toujours au réel. Lui-même fait parfois allusion à sa peur de devenir fou ! Pourquoi Michèle Nevert consacre-t-elle un chapitre à « Devos psychanalyste » ? « Parce que *Matière à rire* traite de l'imaginaire, parce que des questions qui concernent l'identité et le corps, voire la sexualité, traversent ses textes, parce que ceux-ci sont construits autour d'un jeu incessant sur le signifiant, l'œuvre de Raymond Devos interpelle la psychanalyse et entretient avec elle un véritable dialogue. » Deux textes semblent majeurs pour apprendre à connaître l'œuvre : « La porte » et « L'artiste ». Et la publication intégrale des textes existe : *Matière à rire*, Olivier Orban, 1991. Il y a matière à lire !

Monique Grégoire

**PENSER LA LIBERTÉ :
LA DÉCISION, LE HASARD
ET LA SITUATION**
Miguel Benasayag
La Découverte, 1994,
186 p. ; 47,95 \$

Depuis la mort des *ismes*, le socialisme, le communisme et les autres, est-il possible de croire à l'idée de progrès ? Est-il possible de désirer la liberté ou la justice ? Le mot engagement a-t-il encore un sens ? Ce sont ces questions que pose Miguel Benasayag.

L'idée de « progrès » a été intimement liée au déterminisme de la pensée moderne. Au tournant du XX^e siècle, le déterminisme est remis en question autant en physique qu'en psychanalyse et en philosophie et le progrès prend du plomb dans l'aile. Malgré des soubresauts, à la fin des années 70, l'idée de progrès s'est bel et bien éteinte, laissant les *militants* en plan. Les penseurs conservateurs ont alors développé les thèses de la complexité : l'univers est tellement complexe et dense qu'il est impossible de le changer. Ainsi, personne n'a envie de changer quoi que ce soit. Au mieux, les acteurs sociaux se contentent de gérer la crise, au pire de s'en laver les mains. Cette position arrange bien les tenants du *statu quo*.

L'auteur, qui a connu les prisons des généraux argentins, cherche à dégager un espace entre « ceux qui, tout en pensant en termes d'une rationalité nouvelle, sont bien incapables de parier et lutter pour la liberté, et, d'autre part, ceux et celles qui continuent à lutter, fidèles à leur amour de la liberté, mais menant une pratique n'ayant plus aucun fondement rationnel ». Entre les deux, le chemin est difficilement praticable mais d'après l'auteur, il existe et il vaut la peine de s'y engager.

Robert Beauregard